



André-Marcel
Adamek

*L'oiseau
des morts*



roman

L’Oiseau des morts

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



© 2016 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © rudall30 – Fotolia.com

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-136-2

Dépôt légal : D/2016/12.583/19

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

André-Marcel Adamek

L’Oiseau des morts

roman

Postface de Martine Demillequand



I

Des premiers instants de la conscience, il me reste cette impression douce et terrible à la fois de flotter dans un suc tiède et onctueux, à l'abri des sons, des parfums et des couleurs tout en étant moi-même un son, un parfum et une couleur éphémères, d'une infinie simplicité. Les volumes et les formes me demeuraient totalement étrangers puisqu'autour de moi il n'était nul espace. Cependant, des flux légers m'apportaient de l'univers une étrange mémoire : je commençais à me souvenir de ce que je ne connaissais pas encore. Ainsi, je pouvais m'identifier à ce présage de vie soufflé dans une coquille opaque et accéder à une vague prescience de mon destin.

La grande déchirure s'est produite par un matin orageux. Un vent furieux faisait ployer

notre arbre et de lourdes rafales, traversant les feuillages pourtant épais, vinrent s'abattre sur le nid au moment même de l'éclosion. Mère forma de ses ailes une voûte pour nous protéger, mais il était déjà trop tard ; des trombes d'eau avaient dilué l'argile qui maçonnait l'assemblage de racines. Le nid se disloqua presque entièrement et la couvée s'abîma au pied de l'arbre.

Moi, j'étais resté accroché au creux d'une fourche étroite que formaient deux branches. Mère m'avait emprisonné de ses griffes, plantées profondément dans l'écorce. Elle poussait d'âpres cris que surmontaient les craquements de l'orage. Autour de nous passait et repassait l'ombre silencieuse de Père, tandis qu'une pluie d'éclairs bleuâtres balayait la forêt.

Quelques minutes à peine après mon avènement, à l'instant où j'aurais dû reposer contre les flancs de mes frères et recevoir au fond du bec les premières liqueurs de vie, je me trouvais cloué à l'écorce nue, les entrailles glacées, l'œil transpercé de fulgurations. Une infortune aussi précoce pouvait être l'augure de quelque obscure malédiction. Pourtant, cette violente venue au monde allait exercer les effets naturels les plus bénéfiques sur la suite de mon existence.

Réduit de moitié, le nid fut rebâti hâtivement sur une branche plus basse, moins sensible aux balancements du tronc et protégée par plusieurs étages de feuilles. Il n'était pas mastiqué d'argile ni de crottin mais simplement assemblé de ramilles entrelacées.

Mère m'y transporta du bout des serres et m'y déposa avec une certaine rudesse. Aussitôt après, mon gosier fut gorgé de larves à demi broyées, en quantité telle que je faillis suffoquer.

Les chasses, les récoltes et les rapines de mes géniteurs, dont le produit devait nourrir toute la couvée, me furent entièrement dévolues. Mes pauvres frères en s'écrasant au sol m'avaient assuré une prospérité sans partage. J'engraissai effrontément, sans jamais devoir pousser le moindre cri pour que la becquée me fût offerte. Rien ne m'était disputé, ni la chenille pulpeuse au ventre grésillant, ni la saveur doucereuse du froment germé, ni l'œuf maraudé à l'aurore, transporté à la pointe du bec et déversé goutte à goutte.

Parfois, un poussin blond, un caneton au duvet floconneux, un friquet nu et rose, assommés d'un coup de bec avant d'avoir été enlevés, se réveillaient dans notre nid au moment

du dépeçage. À leurs piailleries brèves et stridentes succédaient l'odeur timide de leur sang et le goût suave de leur chair qui fleurait encore la coquille. Parfois, c'était la charogne d'une carpe ou d'un lapin que l'on ramenait, morceau après morceau, sur les bords du nid, non pas pour m'en gaver mais pour m'accoutumer aux senteurs létales et exercer mon œil à surprendre les vers blancs.

Les orages s'enchaînaient, désormais plus monotones que ravageurs. Des ruisseaux sortaient souvent de leur lit et laissaient sur les rives d'innombrables mares où pullulaient les têtards. Une journée de soleil transformait ces grandes flaques en bourbiers fumants. J'ai encore dans le bec le goût de ces bouillies de larves épaisses mêlées d'humus et de vase.

Dans notre race, le premier vol n'est pas initiatique. Ce ne sont pas les parents qui nous boutent hors du nid et nous accompagnent en virevoltant, prêts à nous ramasser sur leurs ailes. C'est nous qui choisissons l'instant d'affronter le vide, ou plutôt qui subissons à un moment donné l'attrait irrésistible de l'espace. Il arrive que le

réflexe de vol survienne trop tard après le saut, ou même qu'il soit tout à fait défaillant. Beaucoup de corbillats finissent ainsi au pied de leur arbre natal, certains dont les pennes vaporeuses n'ont pu retenir l'air, d'autres qui ont battu trop mollement des ailes, d'autres encore que le pressentiment d'une vie longue et hasardeuse a paralysés dans cette première épreuve. Ma chute à moi, verticale comme celle d'une pierre, n'avait d'autres raisons qu'un excédent de graisse. Mais là encore, les singularités de ma naissance jouèrent deux fois en ma faveur. Premièrement, le nid détruit par l'orage et reconstruit dans la moitié inférieure de l'arbre n'était pas assez éloigné du sol pour que ma chute fût meurtrière. Ensuite, l'embonpoint qui était responsable de la débilité de mon vol m'assura en contrepartie un contact moelleux avec la terre.

Père surgit des nues et piqua sur moi en craillant. Quand il vit que je tenais sur mes pattes, il fit claquer ses lourdes ailes et repartit vers le ciel. Pour la première fois, je me rendis compte que son plumage n'était pas d'un noir uniforme, comme la pénombre du nid me l'avait fait croire. Son ventre, parcouru de reflets irisés et changeants, s'égayait de ce vert minéral et

lumineux que l'on retrouve à la nuque des colverts.

Prévenue à grands cris, Mère, qui chassait la grenouille sur les berges des étangs, revint à tire-d'aile et atterrit à mes côtés. Elle tourna plusieurs fois autour de moi, se dandinant, ployant le cou, m'observant sous tous les angles pour s'assurer que je n'avais rien de rompu. Elle comprit qu'elle ne pourrait m'emporter jusqu'au nid sans risquer de me transpercer les chairs de ses griffes. Alors, elle rejoignit Père qui tournoyait dans la lumière et je les vis s'éloigner vers les étangs.

Je ne fus pas plus adroit sur le sol que je l'avais été dans les airs. Le moindre pas que je tentais m'envoyait le cul par terre et pour avancer, je n'avais d'autre moyen que de ramper à demi, les ailes tendues en balanciers et les pattes remuant dans la poussière.

Aux épines de l'été pendaient les restes de nos proies rejetées par-dessus le nid : squelettes frêles de passereaux, griffus encore et comme bottés d'écailles, têtes ivoirines de campagnols, de lézards, de chevesnes, robes retroussées et pâlies de couleuvres, plumules violacées de sang. Ces meurtres quotidiens dont les traces accablaient le

paysage avaient été commis pour assurer ma plénitude et ma croissance. En réalité, ils m'avaient conduit à une indolence démesurée. À l'âge où j'aurais dû entreprendre mes premières chasses, je me traînais au sol, les ailes superflues et le bec mou.

Dans cet état d'extrême vulnérabilité, il eût suffi d'un serpent très ordinaire ou d'un autour égaré pour effacer mon destin. Le lourd silence de l'après-midi était hanté par le bruissement obstiné des insectes. De temps en temps, une ombre traversait le ciel et je me partageais alors entre l'espoir de retrouver mes parents et la crainte de voir surgir un rapace. J'attendis ainsi de longs moments, dans l'incertitude et le désarroi. À l'appréhension grandissante d'être à jamais perdu se mêlèrent bientôt de plus terrestres souffrances : mes entrailles vides commençaient à se figer de faim. Mais au soir tombant, alors que le soleil roulait à la pointe des collines, Père vint déposer devant moi le corps palpitant d'une roussette égorgée.

Je passai la nuit qui suivit le ventre collé au sol. Mère m'avait poussé dans une légère cavité

entre les racines noueuses d'un frêne et perchait sur une basse branche, prête à intervenir au moindre danger. Aux premières clartés du jour, Père venait prendre le relais. Après m'avoir nourri d'un œuf chapardé ou de quelque larve, il se consacrait à m'initier au vol. D'abord doux et patient, il effectua de longues et subtiles démonstrations sur la manière de s'arracher à la terre. Mais ma nonchalance le rendit bientôt plus énergique. Les solides coups de bec qu'il m'envoyait dans le croupion furent à l'origine de mon premier envol. Moulinant frénétiquement des ailes, je repliai les pattes et sentis enfin que le vide persistait sous moi. Durant un instant bref, je connus l'inexplicable perception de la légèreté, comme si l'air environnant s'était insufflé à l'intérieur de mes os. Je parvins à m'élever jusqu'à la première branche, celle-là même où Mère s'était perchée pour assurer ma protection nocturne. À bout de forces, je me posai sur une ramille que mon poids fit balancer. Les taillis en contrebas, les collines au loin, les marais scintillants formèrent tout à coup une image indivisible et cohérente, soumise aux seules contraintes de la distance et de la lumière. Je

n'avais pas encore repris mon souffle que je m'élançai à nouveau dans l'espace.

Je retrouvai bientôt ma place au creux du nid que je pouvais désormais quitter ou regagner à ma guise. On ne m'offrait quasiment plus de nourriture mais on m'accompagnait durant mes excursions pour m'apprendre où la trouver. J'acquis très vite l'art de dénicher les couvainsons dans l'épaisseur des feuillages et mon premier état fut celui d'un pillard. Le soir, j'attrapais de lourds phalènes duveteux que leur vol lent et imprécis mettait à ma portée. Enfin, par un matin brumeux qui annonçait déjà le vieillissement de l'été, je tuai ma première grande proie. C'était un lapereau étourdi, sans doute aveugle, qui errait au fond d'une clairière. Mère, qui avait assisté à la chasse, vint se poser sur la dépouille et entreprit de la dépecer. Mais nous n'eûmes pas le temps de nous repaître du festin. Un renard surgit qui s'en empara sans vergogne et, indifférent à nos protestations, l'emporta calmement en travers de la gueule.

Le temps du grand rassemblement approchait qui devait nous faire regagner l'île au

milieu du fleuve. C'est là que nous allions passer l'hiver en société de nos semblables, parmi les grands peupliers nus. À ce moment, mes parents, dont le dernier devoir serait de me conduire à ce refuge, ne me distinguaient plus des autres membres de la colonie. Tous, nous allions nous fondre jusqu'au prochain printemps dans une immense nuée anonyme, une horde épaisse et noire propre à ravager les semis, à traquer la charogne, à débusquer les survivants amaigris de la longue saison morte. C'était donc nos derniers instants au creux de ce nid qu'il faudrait bientôt déserter pour toujours, emportant le souvenir de chasses fulgurantes, de rapines impunies et l'image déjà lointaine de mes frères disparus.

Un soir, Père tendit le cou et se figea brusquement. Je crus qu'un ennemi allait fondre sur nous et je me tins prêt à jaillir du nid. Pourtant, le ciel était tranquille et rien ne bougeait dans les ramures. Je vis le regard de Père s'animer d'une lueur effrayante. Son œil noir, d'une fixité absolue, s'était rempli soudain de terreur et de haine. Les plumes de son cou se hérissaient comme sous l'effet d'un souffle violent. Mais il demeurait dans une parfaite

immobilité et je compris qu'il m'engageait à en faire autant. Mère, qui s'était déjà assoupie, se raidit à son tour. Je cherchais en vain ce qui pouvait être à l'origine de cette frayeur soudaine quand j'aperçus enfin, entre deux bouquets de bouleaux, une étrange silhouette. L'être qui avançait vers nous était tout en hauteur et ressemblait, de loin, à un arbre qui se serait mis en mouvement. Seules ses longues pattes ou, je ne sais comment dire, ses racines démesurées, remuaient lentement. Le reste du corps, parfaitement vertical, semblait taillé dans une matière molle qui se décomposait et se recomposait sans cesse. Le front à hauteur des branches, le pas régulier, il ne s'attardait jamais pour humer l'air ou écouter le silence. Il suivait une piste certaine, sans détours inutiles, sans vagabondage. Il s'approcha encore et je distinguai qu'il avait des oreilles semblables à des coquillages, des yeux brillants, une bouche petite, assez proche de celle des rongeurs. Quand il passa sous notre arbre, son odeur me parvint et j'y reconnus un mélange infini de parfums familiers : l'eau des pluies, la vase, le lait, la laine des moutons, le bois brûlé... Aucune menace ne sourdait de cet être impassible et s'il n'y avait eu